

Zeitschrift: Macolin : revue mensuelle de l'École fédérale de sport de Macolin et Jeunesse + Sport
Herausgeber: École fédérale de sport de Macolin
Band: 48 (1991)
Heft: 1

Artikel: Le sport : opium du peuple?
Autor: Charreton, Pierre
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-997739>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le sport: opium du peuple?

Pierre Charreton, docteur ès lettres

Pierre Charreton a écrit, pour MACOLIN, un article qui traite, comme il le dit lui-même, d'un sujet un peu «brûlant». Mais il est bien réel et il faut en parler. Il est bon d'apprendre que certains méfaits du sport-spectacle, que l'on dénonce justement à hue et à dia, ne datent pas d'aujourd'hui et, plus même, qu'ils ont toujours offusqué au point de provoquer, de la part des intervenants, la condamnation de l'ensemble plutôt que celle de la partie malade! Merci à Pierre Charreton d'avoir mis une fois de plus ses connaissances et sa plume talentueuse au service des lecteurs de MACOLIN. (Y.J.)

Le titre pourra paraître provocant. Pourtant, le sport a longtemps suscité un discours angélique sur le plan politique et spécieux au point de vue social. On voulait y voir le grand creuset où les peuples et les races confronteraient pacifiquement leurs facultés et leur génie propre, le foyer nécessaire de la réconciliation entre les classes.

Certes, sur le plan des **relations privées**, le stade ou le terrain de jeu peuvent se révéler favorables à l'éclosion

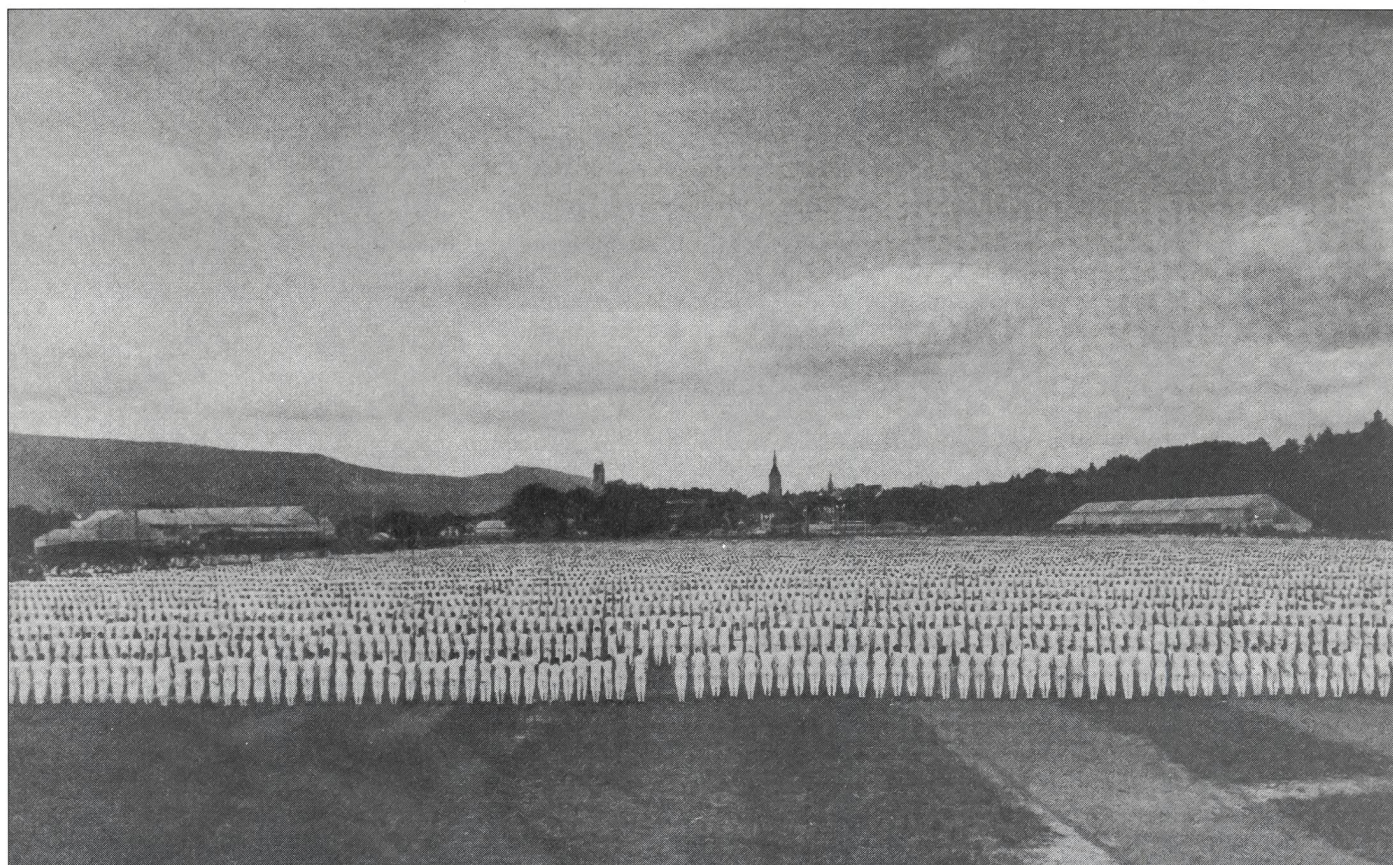
de la camaraderie ou même de l'amitié entre athlètes et sportifs de classes, de races ou de nationalités différentes, alors qu'au départ tant d'obstacles devaient les séparer. Mais la généralisation que certains en induisent est souvent suspecte de paternalisme ou de démagogie. J'ai été amené à évoquer ailleurs «le mythe littéraire du rapprochement social par le sport»¹. Aussi laisserai-je ici de côté cet aspect, pour envisager l'utilisation du sport et sur-

tout du spectacle sportif dans une perspective de démobilisation sociale.

Mes exemples seront le plus souvent empruntés à la littérature, qui est mon matériau d'étude privilégié. Mais précisément, il se trouve que la fiction laisse transparaître ou «trahisse» des idées que l'auteur se retiendrait sans doute de formuler directement.

Endormir le peuple

Il arrive pourtant que la démagogie s'étale avec la plus grossière et naïve impudeur. C'est le cas chez Edouard de Perrodil, qui a, entre autres, commis deux pseudo-biographies de grands champions populaires d'autrefois: Jacquelin et Georges Carpentier. Se révèlent dans ces ouvrages les arguments du paternalisme le plus pur, s'appuyant sur la bonne conscience la plus monolithique. L'auteur présente le manager de Carpentier comme un guide intelligent, sensible, dévoué, etc. Or il lui fait tenir ce langage, devant le directeur des mines de Lens: *Je considère qu'une vi-*



Le sport: creuset de fraternité ou opium du peuple?

goureuse culture physique est encore le meilleur palliatif contre les doctrines dangereuses qui travaillent une bonne part des masses populaires².

Il faut comprendre que si les «masses» se mettaient à réfléchir, cela risquerait d'être «dangereux» pour les privilégiés. Voilà donc le rôle attribué ici à la culture physique et au sport: un excellent moyen d'éviter que le peuple n'ouvre les yeux sur la condition qui lui est faite en ce bas monde...

Sans doute une telle idéologie ne s'affiche-t-elle que rarement d'une manière aussi caricaturale. Elle revêt parfois la forme plus insidieuse de miasmes volatils imprégnant l'atmosphère, ou bien se cache derrière la riante et généreuse apparence du mythe de la «fraternisation» sociale. La nouvelle de Paul Vialar «Le But», recueillie par Marcel Berger dans **Les plus belles histoires du sport**, n'est pas, hélas! sans prêter à ce reproche. Dans une verrerie, entreprise que nous dirions «familiale», se manifeste une opposition entre le patron, Marval, et son fils Jacques. Ce dernier étouffe à l'usine comme dans sa famille. Il devient le camarade d'un jeune «chef de four», Digol, qui lui parle de sport. Les deux jeunes gens créeront une équipe de football en aménageant en champ de jeu une sorte de terrain vague qui sépare l'usine de la maison familiale. Jacques parviendra à l'emporter sur les réticences de son père et à se joindre aux employés sur le terrain de sport: Jacques *retrouvait ses ouvriers, le soir, le travail terminé, serrait leurs mains franches, leur jetait un ballon qui, de l'un à l'autre, tissait des liens, resserrait les mailles d'un filet idéal*³. Jusqu'ici, rien d'autre que l'idée de la réconciliation sociale par le sport.

Mais voici que se gâte cette belle harmonie: un conflit surgit à propos de revendications de salaires. Jacques plaide auprès de son père en faveur des ouvriers. En vain. Le climat s'envenime, et une troupe vociférante marche sur la maison du patron. Une pierre casse un carreau.

J'y vais, dit Jacques.

Il sort de la maison, les mains derrière le dos, et marche lentement vers la «cohue» menaçante, arrêtée à quelque distance, certains tenant en main des fusils.

*C'est alors que le miracle s'accomplit*⁴. Miracle certes, et bien peu vraisemblable! Jacques sort le ballon de derrière son dos, fait une passe à Digol, le meneur:

*Sur la prairie, les hommes, redevenus des hommes, s'étaient mis à jouer au ballon*⁴.

On appréciera la leçon de l'histoire: il faut un fils de patron sportif et pas fier pour que le conflit puisse rapidement

s'arranger... et que les choses rentrent dans l'ordre: le sport, facteur d'harmonie et de concorde, n'ignore-t-il pas les différences sociales? Joffre Dumazedier stigmatise avec sévérité ce qu'il appelle *idylle sociale*, qu'il juge *odieuse*⁵.

Mais devant ce genre de piège, la littérature sportive joue aussi un rôle de mise en garde. C'est le cas du roman d'Alain Sergent **Le Pain et les jeux**, dont le titre révèle assez la position critique de l'auteur. Il nous montre un personnage obnubilé par «sa» boxe, tandis que sévit la crise économique et sociale et que se prépare la guerre. Le frère du boxeur envie secrètement son insouciance: *Les menaces continues, ces histoires de politique, qui sentaient mauvais, enfin, oui ou non, était-ce normal? /.../ Il regarda Claude qui mangeait un sablé, rayonnant, tranquille, ah! si tranquille. Au moins, il ne se compliquait pas l'existence*⁶. Roger Vailland est plus explicite, quand il met dans la bouche du vieux père Busard ce jugement: *Les sports détournent la jeunesse des problèmes vraiment importants*⁷.



Jean Bouin et Georges Carpentier ou de la culture physique au spectacle.

La méthode de dénonciation la plus efficace consiste à mettre en lumière la nocivité de telles attitudes ou de tels propos sans que l'auteur en tire lui-même la leçon, laissant au lecteur le soin de réagir: s'il est quelque peu avisé, il percevra de lui-même le ton ou le sens critique. Ainsi un personnage de Cyril Berger s'écrie au sujet des matches de boxe: *Je n'admets pas que des hommes de notre rang, sur qui pèsent tant de hautes responsabilités, se passionnent pour de telles questions. Seule, la nécessité où nous sommes d'endormir le peuple doit commander à nos goûts et inspirer nos jugements*⁸.

Et il condescendra à s'intéresser au sport au nom de cette *nécessité*... Ce n'est même pas là l'expression d'un cynisme qui se voudrait provocant: de tels propos lui viennent tout naturellement aux lèvres. Au fil du roman, le boxeur s'aperçoit qu'il fait partie des *circenses* et, à la fin, *une honte immense l'envahit, la honte de servir de jouet à ce peuple corrompu*⁹.

Avec Marcel Aymé, la satire se fait plus violente. Dans **Travelingue**, l'auteur nous montre un ancien coiffeur qui, prenant appui sur le Front Populaire, est devenu un personnage politique avec lequel il faut compter. Se demandant comment occuper les chômeurs pour qu'il ne leur vienne pas de mauvaises pensées, il médite ainsi:

L'après-midi, c'est le sport. Là, je fais un gros effort. Tous les jours, de 2 heures à 5 heures, mes chômeurs assisteront à un match de football ou de rugby entre les grandes équipes de France ou de l'étranger. Présence obligatoire. Et je ne me contente pas de ça. Les journaux auront une double page

*sportive avec illustrations et photos en couleurs, de façon que l'après-midi se termine comme elle a commencé et que l'heure de l'apéritif se déroule dans une atmosphère de libre discussion consacrée au sport. En fin de journée vient le dîner, la TSF en famille, la belote, ou encore le cinéma*¹⁰.

(La télévision ne peut encore être appelée en renfort...) Ce beau programme ne part-il pas d'un excellent sentiment? Nous ferons tout pour que ces pauvres chômeurs ne sombrent pas dans l'ennui. Le chômage prend l'allure d'un perpétuel dimanche. Et quoi de tel que



La «gym» balayée par la fascination du rugby.

le sport pour meubler la journée? Il offre d'abord des spectacles sains, récréatifs et vivifiants, puis de roboratifs sujets de lectures et de réflexion, de passionnants motifs de discussion... La plume acérée de Marcel Aymé esquisse une image de ce monde paradisiaque où la léthargie sociale et politique sera entretenue par des doses massives de lénitif à base de sport.

Une des nouvelles du même Marcel Aymé nous montre quel usage peut être fait du sport dans le domaine politique. Dans une grosse bourgade, Castalin, se prépare la prochaine élection du conseiller général. Se trouvent aux prises le candidat radical-socialiste, M. Labédouillère, qui patronne une société de gymnastique, «l'Espérance Castalinoise», et le candidat de la droite, le Dr Dulâtre, qui vient, pour la circonstance, de fonder une société de rugby, le Sporting Club Castalinois. Les deux hommes se livrent une lutte d'influence, chacun à travers le club qu'il soutient. Comme leur programme politique est exposé à peu près dans les mêmes termes (généralités sur les res-

pensabilités dans la crise économique, sur la défense du contribuable...) toute la campagne se polarise bientôt sur le sport.

Le Dr Dulâtre use des arguments traditionnels: *Je ne connais qu'une politique, disait-il, celle de la santé physique et morale. Et il expliquait très bien comment le sport intelligemment compris, le respect de l'ordre et des saines traditions étaient les conditions essentielles d'une joyeuse santé*¹¹. Cependant, son équipe de rugby se montre vraiment trop pitoyable: elle se fait battre régulièrement, et les Castalinois finissent par en être blessés dans leur amour-propre. Mais voici que le docteur organise un match contre une équipe de Paris. Ce sera pour lui une publicité extraordinaire, même si, comme tout le monde s'y attend, le Sporting prend une bonne leçon. Pour répliquer à cette initiative, Labédouillère prévoit le même jour une série de festivités autour d'un concours de gymnastique entre les meilleurs sociétaires de son club.

Le matin, le radical-socialiste l'emporte: son défilé avec fanfares obtient

un grand succès. De plus, l'après-midi, la pluie vient le favoriser, car la fête de gymnastique se passe dans la halle aux grains. On y assiste en rangs serrés, tandis que seuls quelques fidèles courageux, crottés et trempés, encouragent les rugbymen. Mais les joueurs de l'équipe parisienne ont été soudoyés. La nouvelle que le Sporting mène par trois à zéro parvient à la halle aux grains. La foule déserte l'exhibition de gymnastique et se précipite au bord du terrain pour assister à la fin du match et à la victoire des Castalinois. Et voilà comment le Dr Dulâtre assurera son triomphe à la prochaine élection. L'esprit de clocher de ces citoyens, cristallisé autour d'une compétition sportive, leur tiendra lieu de conscience politique...

Favoriser l'aliénation des foules

C'est là un des reproches qu'encourt fréquemment le sport-spectacle: il est accusé de favoriser l'aliénation des foules en polarisant leur attention et en focalisant leurs passions. Exagération? Chez le «supporter», une sorte de transfert s'opère: il ne jouit plus que par procuration. Il n'est que de l'entendre à la sortie: «On a gagné». Chacun retirant une parcelle de la gloire de ses favoris, c'est l'assistance entière qui délègue ses pouvoirs à ceux qui, sur le terrain, sont les exécutants chargés de faire triompher la cause commune. Dumazedier a raison de noter que certains Français vivent d'une mythologie rudimentaire qui leur tient lieu de tout: religion, morale, doctrine sociale, politique. Le sport risque d'être l'occasion d'une aliénation croissante d'un public, chez qui les mythes enfantins ont remplacé toute pensée¹². Le spectacle sportif s'érige en usine de rêves, destinée à procurer au supporter une compensation à ses déboires et à ses frustrations personnelles. Ainsi, tel personnage dont Tristan Bernard brosse le portrait moral: *Comme il s'était rendu compte qu'il n'avait aucune chance de remporter des succès personnels, il s'était épris de la gloire de certains athlètes magnifiques, qu'il suivait aussi ardemment dans leurs carrières que si leurs victoires eussent été les siennes*¹³. Une telle disposition comporte esthétiquement les germes de l'épopée, mais intellectuellement elle peut mener à une sorte de névrose, dont les manifestations anodines sont très fréquentes, et qui parfois mène au drame.

Si l'inconscience restait contenue dans cette sorte d'ilot que forme le stade avec ses tribunes, on pourrait évoquer la **catharsis**. Mais il arrive que de là elle s'étende sur la vie entière et

contribue réellement à la crétinisation de toute une partie de la population. C'est dans les grandes villes que le phénomène atteint des proportions inquiétantes; il s'y trouve des gens qui, incapables de se procurer à eux-mêmes leurs joies et leurs peines, en confient le soin à «leur» équipe, passant chaque jour des heures en commentaires, discussions, disputes animées et parfois belliqueuses au sujet du match hebdomadaire, mettant ainsi leur humeur, leur orgueil, leurs espérances, souvent même, quelque consternant que cela paraisse, une part non négligeable de leurs raisons de vivre, à la merci de la «glorieuse incertitude» du sport.

Amateur d'exercice physique, de marche et de vélo, Jean Giono n'en est pas moins, à cause de tels excès, un pourfendeur du «sport» ainsi entendu. Au lendemain des Jeux de Rome, auxquels il avait assisté – non sans trouver d'ailleurs quelque plaisir à l'aspect proprement athlétique – il condamne sans nuances le spectacle sportif: *Quarante mille personnes s'asseoient sur les gradins d'un stade et vingt-deux types tapent du pied dans un ballon. Ajoutons suivant les régions un demi-million de gens qui jouent au concours de pronostics ou au totocalcio, et vous avez ce qu'on appelle le sport*¹⁴. Il regrette qu'on construise à grands frais des stades immenses dans des pays qui manquent d'hôpitaux, où les lycées, les facultés, les bibliothèques, quand ils existent, sont de sombres souvenirs d'un autre âge. Tout cela pour entasser sur les gradins des spectateurs dont il esquisse ce portrait peu flatteur: *Je n'ai jamais vu autant de bedaines, de brioches, de poitrines étroites, de teints blêmes et d'haleines courtes que sur ces gradins. Ces sportifs ne songent qu'à se gaver de saucisson, de bière, de glaces, tout en agitant des bannières et en hurlant dans des porte-voix! Et Giono formule ce jugement brutal:*

Le sport est sacré; or, c'est la plus belle escroquerie des temps modernes. Il n'est pas vrai que ce soit la santé, il n'est pas vrai que ce soit la beauté, il n'est pas vrai que ce soit l'équilibre, il n'est pas vrai que ce soit le signe de la civilisation, de la race forte ou de quoi que ce soit d'honorable ou de logique.

L'auteur, on le voit, s'exaspère à égrener la litanie des impostures auxquelles le sport a pu donner lieu. Il faut toutefois insister sur le fait que, dans ce texte, Giono n'envisage le sport absolument que comme phénomène social; il ne dit rien de la pratique personnelle. Il avait visiblement un compte à régler avec cette mystification et cette «escroquerie» des bienfaits sociaux du sport...

C'est pour des raisons analogues que Georges Duhamel prononce aussi l'ana-

thème contre le sport comme spectacle, et met en lumière l'aspect moutonnier de la foule qui se presse sur les gradins *pour goûter aux délices mystérieuses des grands troupeaux, des bancs de poissons, des essaims, des fourmilières*¹⁵. Cette propension marque une régression vers l'animalité et l'instinct grégaire. Le plus dangereux réside dans le pouvoir de fascination de telles cérémonies sauvages, où font chorus les vaillantes cohortes de supporters, parfois emmenées par un chef de claque.

Le champion porte-drapeau

L'équipe de sport ou le champion local ont été très tôt affublés du rôle de porte-drapeau. Déjà Rémy Saint-Maurice décrivait *les pires démenches de la vanité*¹⁶ qui s'emparent non pas tant de l'idole elle-même que de tous ceux sur qui sa gloire vient rejaillir, gens de sa bourgade, de son petit club d'origine, jusqu'au chanoine de sa ville natale! Saint-Paulien montre aussi à quel point une telle passion peut déborder sur l'ensemble de la vie. Son roman *Double-cœur* nous introduit dans une petite cité du Sud-Ouest de la France, où le rugby est tout:



La violence et les «délices mystérieuses des grands troupeaux».

*Bien avant l'âge de raison, et, pourrait-on dire, jusqu'au tombeau, on ne vit, à La Bastide, que pour le rugby et par lui. Toutes les autres activités humaines, politiques, sociales, commerciales, paraissent subordonnées à celles qui concernent le rugby et, du mois de septembre au mois de mai, ne prennent une importance véritable qu'autant qu'elles peuvent avoir quelque influence sur le sport du ballon ovale*¹⁷.

Et l'auteur considère le phénomène non, comme Duhamel, avec un frisson d'horreur, mais avec une sorte de sympathie qui toutefois reste sur ses gardes.

Si plusieurs clubs rivaux ont leur zone d'influence dans la même cité, chacun a ses supporters inconditionnels, lesquels seraient bien en peine d'expliquer les raisons qui leur font préférer tel fanion plutôt que tel autre: c'est une question d'hérédité, de tradition, cela ne relève d'aucune sorte de jugement, comme le montre Georges Londeix à propos de deux jumeaux qui manifestent un attachement indéfectible l'un à l'Inter de Milan, l'autre au Milan A.C.¹⁸. Les arguments employés par les deux jeunes gens sont absolument interchangeables; ils varient selon les circonstances, et les fluctuations du classement de «leur» équipe. Simplement, cette rivalité alimente la conversation, leur donne une raison artificielle de s'exciter, de se passionner. Rien ne les fera bouger de leur position respective, car leur adhésion est pour ainsi dire mystique, elle reste imperméable à la raison et à la réflexion. Une telle description, malgré l'humour de l'auteur, n'est pas exagérée, et Montherlant met lui aussi l'accent sur les incidences politiques et sociales de cette carence intellectuelle et mentale entretenue par une telle attitude. Les jeunes Français, dit-il,

en grand nombre, acceptent d'être dévorés (cf. le tribut au Minotaure) demain ou après-demain, pourvu que jusque-là ils puissent n'avoir aucune autre préoccupation dans leur vie – mais ce qui s'appelle aucune – que de savoir par combien de buts l'équipe du X a battu l'équipe du Y¹⁹.

Edward Montier a raison de se demander s'il n'est pas plus justifié de maudire ce sport envahissant²⁰ plutôt

que d'en chanter les louanges. Il note que le public des stades ne parvient pas à s'élever à quelque chose de général, exprimé d'une façon personnelle. C'est peu dire! Dumazedier est plus catégorique: pour lui, les questions que pose le sport n'ont littéralement aucun sens pour une foule de spectateurs (ou acteurs) sportifs qui se sont fabriqués leur paradis artificiel du dimanche²¹. Hélas! le poison étend largement ses effets sur le reste de la semaine... Jean de Pierrefeu opposait déjà au sport selon Hébert le sport-spectacle, où il voyait un opium qui endort la conscience sociale de la jeunesse²². Etienne Lalou reprend cette même image de la drogue, lorsqu'il affirme que pour beaucoup, le sport est un petit monde coupé de la vie, hostile à la vie même, où les valeurs de la vie sont niées, un paradis artificiel où, comme d'autres cherchent la drogue, on aime se plonger le dimanche pour conserver pendant la semaine la nostalgie des quelques heures passées sur le stade²³. Le sport déborde sur la vie et finit par en occulter artificiellement la réalité. Cette perte du sens du réel mérite bien le nom d'«aliénation». Encore Etienne Lalou parle-t-il des pratiquants! Faut-il décidément suivre Hébert, qui voulait impitoyablement chasser les spectateurs du stade?

La presse sportive

Les journaux sportifs, dont le tirage reflète l'engouement du public pour le sport-spectacle, constituent souvent, avec les pages sportives des journaux locaux, l'unique lecture de populations dont l'univers se borne aux résultats, compte-rendus et commentaires des dernières rencontres, assaisonnés de supputations pour les prochaines. Il faut bien convenir que les jugements sévères que nous avons vu formuler sur les sportifs et les spectateurs pourraient concerner aussi certains journalistes «spécialisés», se bornant à relater le dernier match, à donner des nouvelles de la santé des athlètes, à prévoir la composition de telle équipe ou le choix de telle «sélection», etc.

Le culte de la vedette sévit surtout dans les magazines hebdomadaires ou mensuels. Caudron, le personnage de Georges Magnane, est écœuré par cette fâcheuse habitude:

*Certes, Caudron n'en était pas à mar-chander son admiration à l'athlète en plein effort. Mais pourquoi faire déborder cette admiration sur ses gestes insignifiants, sur ses habitudes familiales, sur ses tics et sur ses manies, voire sur ses opinions concernant des sujets auxquels il n'entendait rien? Une telle idolâtrie ajoutait l'odieux au ridicule. Elle tendait à refermer le Sport sur le culte de soi-même, à en faire une fin*²⁴.

Pierre Frayssinet constate la médiocrité intellectuelle de la presse sportive – à quelques exceptions près – inculte même en ce qui concerne le sport²⁵. C'est une des raisons pour lesquelles ce genre de presse n'est lu qu'en cachette par certains «intellectuels» qui ont le sentiment de déchoir en succombant à leur curiosité – ou à leur passion – dans ce domaine. *L'Equipe* a ses lecteurs honteux²⁶, écrit Georges Magnane. Giraudoux au contraire ne crai-



Le sport est beau, le sport est bon, le sport est sain, mais il peut être aussi tout le contraire! Tragi-comédie...

gnait aucunement de déployer l'Auto en attendant dans la salle de spectacle que commence la répétition d'une de ses pièces. Peut-être, précisément, par manière de bravade, ou parce qu'il pouvait se le permettre, sa réputation d'esprit distingué étant suffisamment établie pour que ce geste apparût comme la manifestation de son indépendance vis-à-vis des petits snobismes...

Au sujet de l'Auto et de l'Echo des Sports, Giraudoux s'exprime avec une sorte de tendresse amusée, d'humour dénué de sarcasme, car il était fasciné par leur capacité d'innocence:

*Ces journaux ont ceci de spécial que loin de vouloir nous apprendre ce qui se passe dans le monde, ils nous retirent du bain de nouvelles où trempe lamentablement le pauvre Européen. Jamais d'accident de chemin de fer. Jamais de conférence internationale /.../ Pour les lecteurs de ces deux journaux, les fleuves ne débordent pas, les grands hommes ne meurent ou n'existent que dans la mesure où ils montaient à bicyclette, comme Casimir Périer, ou bien ils font de la boxe, comme Maeterlinck*²⁷.

Et ce n'est pas plus mal ainsi, semble suggérer l'auteur: au moins ne contribuent-ils pas à l'inquiétude générale; ils font passer sur les lecteurs un souffle d'optimisme, en abolissant de leur esprit tous les sujets de réflexion angoissants, réduits à l'état de vaines fumées! Malgré le ton léger qu'affecte Giraudoux, il est clair que le sens révèle aussi une critique.

Certes, il n'est pas en soi blâmable de voir les choses sous un jour optimiste, mais il nous semble qu'on a trop beau jeu de répondre avec Antoine Blondin:

*Le journaliste sportif ne fait rien d'autre, ici, que de savourer «cette minute de paix toujours bonne à prendre», comme disait Giraudoux, et de célébrer les circonstances et les conditions où elle s'épanouit. L'escroquerie consisterait à faire la fine bouche devant une évidence d'autant plus exemplaire qu'elle est singulière: la solidarité, le flirt significatif auquel s'abandonnent les peuples quand l'esprit olympique les habite*²⁸.

Ce terme de «paix» est ici ambigu. S'il s'agit de ces beaux exemples de camaraderie et d'amitié qu'on connaît entre athlètes de pays différents, soit, c'est évidemment très bon à prendre et à garder. (Quant à la «solidarité» des «peuples» autour des drapeaux olympiques, qui peut encore y croire?) Si c'est la «paix» sociale que Blondin veut désigner par là, il ne peut s'agir que d'une fallacieuse mise en sommeil. Accordons encore qu'il est très légitime de goûter cette plongée dans l'innocence; mais une fois qu'on a l'inné, il faut bien émerger! On ne peut admettre de rester au fond, les yeux bouchés, et d'appliquer la politique de l'autruche.

Que le sport soit aussi à l'abri que possible des vicissitudes et des coups de la politique, nous serions les derniers à nous en plaindre. Mais lorsque la presse sportive professe l'apolitisme, lorsqu'elle ignore ou qu'elle gomme les événements politiques et sociaux, elle constitue «objectivement», même si tel n'est sans doute pas son but exprès, une entreprise de dépolitisation. Cette prétention est un acte. En s'adressant ainsi spécifiquement au public des stades, elle se présente comme un

puissant adjuvant de la constitution de ce **non-public** que les animateurs et hommes de théâtre, rassemblés à Villeurbanne en Mai 68, se donnaient précisément pour tâche de «politiser» (car telle était leur définition de l'action culturelle). Ils entendaient par là qu'il leur fallait tout mettre en œuvre pour aider le peuple à ouvrir les yeux, lui proposer des sujets de réflexion (et donc, en même temps, d'inquiétude) afin de lui donner l'occasion de prendre conscience de la vie, de la société et de ses mécanismes, et de le rendre à même d'assumer ses responsabilités: en somme, et c'est le sens qu'ils donnaient à ce mot «politiser», sujet de bien des malentendus, ils visaient à constituer un public de «citoyens» majeurs, adultes, capables de se prendre en charge. Que ce programme ait été naïf, trop ambitieux, voué d'emblée à l'échec, c'est possible, ce n'est pas ici notre propos. Mais, en ce sens, il n'est pas exagéré de dire que le sport-spectacle et, pour une part, la presse sportive qui lui est consacrée revêtent les caractéristiques d'une anti-action culturelle, si l'on ose dire, en entretenant l'accès à ce que Dumazedier et d'autres ont appelé un «paradis artificiel» et en propageant un nouvel opium du peuple.

La vision des intellectuels

Nous citerons longuement, à cet égard, un texte de Romain Rolland qui a le mérite de rassembler tous les griefs que nous avons vu mentionner à propos du pouvoir abrutissant du sport. Certes, il ne faudra pas y chercher une peinture fidèle et nuancée de la réalité: ce n'était pas le but de l'auteur qui est ici manifestement de parti pris. Le style polémique majeure l'expression des arguments, l'indignation entretient son propre feu en accumulant les critiques accablantes, mais ce tableau nous semble d'autant plus représentatif de l'état d'esprit de bon nombre d'intellectuels (surtout «de gauche») vis-à-vis du sport-spectacle:

Paris offrait tous les degrés de la prostitution intellectuelle [...] Le paradoxal était que la passion du sport, en fin de compte, aboutissait à l'inaction. L'alcoolisme de l'action physique et du mouvement pour le mouvement faisait dériver de leur lit naturel des énergies torrentielles et les épuisait dans le rond d'un stade, ou, au bout de leur course enragée, les déversait dans la poubelle aux déchets. Le moins atteint ici n'était pas le peuple. Marc avait beau jeu pour opposer aux sarcasmes de Masson contre l'abjection des bourgeois intellectuels sa dérision des ouvriers abrutis par les sports. Les sports achevaient

l'œuvre destructrice des journaux. Ils créaient des classes d'intoxiqués et d'inutiles. Les grands clubs achetaient, comme des chevaux, des écuries de professionnels, qu'ils dénommaient amateurs, et constituaient des équipes de football. Des milliers de travailleurs en pleine vigueur vendaient leurs muscles sans vergogne, jouissaient d'une vie de luxe, palaces et wagons-lits, comme internationaux de football, jusqu'au moment où, précocement, les muscles raides, leur valeur marchande tombée à zéro, ils étaient jetés au rebut, comme les gladiateurs aux jeux de Rome. Mais, du moins, les gladiateurs étaient morts. Les vies perdues aux nouveaux stades

se survivaient. La plèbe spectatrice ne s'en souciait pas plus que celle de Rome. Il lui fallait d'autres athlètes, d'autres encore! Et elle dépensait à ces spectacles toute la passion, toute la fureur qui aurait pu, bien dirigée, d'un coup d'épaule, culbuter toute l'oppression sociale²⁹.

Le sport, comme la calomnie de Bézile, se métamorphose en une sorte de monstre protéiforme, répandant des miasmes pestilentiels qui envahissent l'univers. La vision infernale élargit la description aux dimensions d'une grandiose épopée démoniaque: ils n'en mouraient pas tous, mais tous étaient frappés... ■

Commentaire

Les citations et références que j'ai produites trahissent sans doute leur ancienneté: elles datent souvent d'un demi-siècle, parfois plus encore. On peut espérer que depuis lors, du moins dans nos sociétés occidentales modernes, les progrès de l'instruction, du «niveau de vie», et de la prise de conscience sociale tendent à limiter le phénomène.

Mais il subsiste un fait: en général, moins une contrée est développée économiquement et culturellement, plus elle a de chances de voir se regrouper par dizaines de milliers les «fans» de tel ou tel grand club. Cela semble indiquer que le sport-spectacle, dans ses manifestations les plus populaires, demeure un substitut ou un ersatz de culture. Les «supporters» sur qui rejaillit la gloire d'un club de renom y trouvent de quoi se reconforter à bon marché (moralement s'entend!) et retrouver une illusoire identité culturelle.

Qu'on veuille bien me comprendre: loin de moi l'idée qu'il serait répréhensible de vouloir développer tel club de football, telle équipe de cyclisme, pour atteindre aux meilleurs résultats et à la grande notoriété. Cet effort-là me paraît tout à fait légitime, il n'est pas en cause. Il est la base et la condition de spectacles parfois enthousiasmants. Que ce club ou cette équipe cherche à susciter autour d'elle la ferveur du public nécessaire aux grands exploits, cela aussi, à mon sens, se justifie par la création d'un climat de convivialité et d'épopée.

Mais la puérilité entretenue, l'infantilisation du «supporter» dont l'univers culturel, les conversations, les vœux et les hantises tendent à se réduire à cet aspect des choses, c'est cela que nous devons réprouver (sans parler des absurdes violences parfois graves engendrées par le chauvinisme).

Or, avec l'accroissement des effets médiatiques dans le monde actuel, on peut craindre que le sport-spectacle n'ait trop souvent pour effet, du moins «objectivement», d'endormir la conscience du peuple en lui offrant un dérivatif bien fallacieux.

Notes et références

- ¹ Actes du colloque «Sociabilité et formes de pratiques sportives», Université de Lyon I, P.U.L. 1986
- ² *Le Roman de Georges Carpentier*, Lib. De L'Auto, p. 72
- ³ *Les plus belles histoires de sport*, Emile Paul 1948, p. 293
- ⁴ Ibid. p. 295
- ⁵ *Regards neufs sur le sport*, Le Seuil 1950, p. 164
- ⁶ *Le Pain et les jeux*, La Jeune Parque 1945, p. 236
- ⁷ *325 000 francs*, Ed. Rencontre 1967, p. 349
- ⁸ *La Merveilleuse aventure de Jim Stapleton*, L'Ed. Française Illustrée 1919, p. 25
- ⁹ Ibid. p. 291
- ¹⁰ *Travelingue*, Gallimard 1958, p. 238
- ¹¹ *Le Nain*, réf. éd. Folio, p. 217
- ¹² op. cit. p. 53
- ¹³ *Nicolas Bergère*, Ollendorf 1911, p. 158

- ¹⁴ *Les Terrasses de l'île d'Elbe*, Gallimard 1976, p. 101 sq.
- ¹⁵ *Scènes de la vie future*, Mercure de France 1930, p. 183
- ¹⁶ *Le Recordman*, Lemerre 1898, p. 218
- ¹⁷ *Double-cœur*, Plon 1954, p. 53
- ¹⁸ *Football*, Albin Michel 1972, p. 53
- ¹⁹ *Essais*, La Pléiade, p. 15
- ²⁰ *Sois sportif*, Mignard 1938, p. 13
- ²¹ Op. cit. p. 10
- ²² *Paterne, ou l'ennemi du sport*, Ferenczi 1927, p. 41
- ²³ *Les Règles du jeu*, Egloff 1948, p. 112
- ²⁴ *La Trêve olympique*, Albin Michel 1950, p. 136
- ²⁵ *Le Sport parmi les Beaux Arts*, Dargaud 1968, p. 21
- ²⁶ *Sociologie du sport*, Gallimard 1964, p. 91
- ²⁷ *Le Sport, Notes et Maximes*, Hachette 1928, p. 60
- ²⁸ Art. de Arts, sept. 1960
- ²⁹ *L'Ame enchantée*, p. 846